

Hégémonie, dissidence et contre-discours: réflexions sur les périphéries du discours social en 1889.

Marc Angenot

Le texte qui suit est celui d'une communication faite au colloque "Discours hétérologique, champs hétérogènes", tenu à l'Université Queen's du 6 au 9 octobre 1988.

J'ai travaillé depuis quelques années à élaborer une théorie du discours social, couplée à une analyse systématique du discours social en 1889.

Dans son approche du tohu-bohu apparent des langages, des styles, des doctrines et des "idées" à la fin du siècle passé, cette analyse a été conduite d'abord comme une recherche de l'homogène.

Dans sa première étape, la plus étendue, ma recherche a voulu faire ressortir du régulé, du récurrent, derrière les variations et les avatars; des règles prédominantes de cognition et de mise en discours, derrière la diversité des écritures, des genres et des axiomatiques; une topique commune en deçà des argumentations et des narrations qui s'affrontent et qui polémiquent; une diffraction arbitrée et organisée des niveaux de style et de langage; une stratification fonctionnelle où la langue légitime se dégage de hiérarchies de distinction entre le style "concierge" du Petit Parisien et la rhétorique soutenue de la Revue des Deux Mondes.

Autrement dit, ma démarche a été de rechercher des légitimations, des dominances et des récurrences, de l'homogène dans la cacophonie apparente, des principes de cohésion, de contrainte et de coalescence qui font que le discours social n'est pas une juxtaposition des formations discursives autonomes, strictement renfermées sur leurs traditions propres, mais un espace d'interactions où des contraintes, des impositions de thèmes et de formes viennent incessamment colmater les brèches, contrecarrer les tendances centrifuges, apporter au *Zeitgeist* une sorte d'unification organique, fixer entropiquement les limites du pensable, de l'argumentable, du narrable, du scriptible.

Autant dire que cette recherche semble s'être dirigée à l'encontre même de la problématique qui sera la nôtre dans le présent colloque. Si toute recherche se dirige de l'apparence phénoménale, empirique, pour chercher à connaître des principes d'engendrement, des règles sous-jacentes, partiellement dissimulées (pas nécessairement "en profondeur", peut-être en cette surface chatoyante où selon la locution bien connue "les arbres cachent la forêt"), la recherche dont je parle a consisté à faire ressortir des tendances générales, du récurrent, les avatars réglés de formes et thèmes fondamentaux, la rumeur d'une "basse continue" derrière les variations d'une série de "motifs", la permanence de la doxa dans la surprise des paradoxes, l'éternel retour de certains paradigmes, même dans les dissidences et les émergences de productions qu'une époque accueille comme originales, la présence de lois tacites et de tendances collectives dans les idiosyncrasies des "opinions individuelles", des "innovations" esthétiques qui encombrant les marchés de production symbolique.

#### \*L'Hégémonie

Cette démarche m'a amené à reconstruire d'abord dans la perspective d'une analyse globale des discours sociaux le concept d'hégémonie, compris comme la résultante synergique d'un ensemble de mécanismes unificateurs et régulateurs qui assurent à la fois la division du travail discursif et l'homogénéisation des rhétoriques, des topiques et des doxa.

Ces mécanismes procurent à ce qui se dit et s'écrit des quantum d'acceptabilité, ils stratifient des degrés de légitimité.

L'hégémonie se compose de règles canoniques des genres et des discours (y compris la marge des variances et déviations acceptables), des préséances et des statuts des différents discours, des normes du bon langage (y compris encore, le contrôle des degrés de distinction langagière du haut style littéraire au tout-venant de l'écriture journalistique "populaire"), des formes acceptables de la narration, de l'argumentation et plus généralement de la cognition discursive; un répertoire de thèmes qui s'imposent à tous les esprits, de telle sorte que leur traitement ouvre le champ de débats et de dissensions eux-mêmes réglés par des conventions de forme et de contenu.

"In eo movemur et sumus", dit Saint Paul : en lui nous évoluons et nous sommes. Le discours social est le médium obligé de la communication et de la rationalité historique, de même que sa maîtrise est instrument du prestige social pour certains, au même degré que la fortune et le pouvoir. En lui se forment et se diffusent tous les "sujets imposés" d'une époque donnée (Bourdieu). La variété même des discours et des positions doxiques permises semble saturer le champ du dicible. Le discours social a "réponse à tout", il semble permettre de parler de tout, constituant du fait même le non-dicible en impensable (absurde, infâme ou chimérique).

\*"Novum" et ruptures

Cependant, ce travail sur l'hégémonie devait conduire dialectiquement à chercher à percevoir des lieux où ça bouge, de la nouveauté "vraie", un novum (au sens d'Ernst Bloch) où tout à coup le "noch-nicht Gesagtes", le pas-encore-dit se frayerait un chemin et se fabriquerait un langage dans l'entropie du déjà-là; des points où s'opérerait une rupture critique que l'on risque en tout temps de confondre avec un simple "coup" audacieux potentiellement permis par les "règles du jeu" qui prévalent.

Je voudrais donc entamer une réflexion sur ce "bougé", ces "ruptures" doxiques sinon épistémiques, ces points où le réseau des mailles sociodiscursives se défait et où, à travers le trou, on croit voir paraître une logique "autre".

Je conviens d'appeler hétéronomie, dans le contexte de cette problématique, ce qui dans le discours social échapperait à la logique de l'hégémonie non pas au niveau de dissensions d'opinion ou d'innovations formelles qui sont d'une certaine façon parmi les combinaisons permises, mais en cherchant des faits qui seraient hors de l'acceptabilité et de l'intelligibilité que l'hégémonie institue.

Pour l'instant, ces hétéronomies locales ne sont que postulées. Je crois qu'il faut d'abord passer un certain temps à dire ce qu'elles ne sont pas, à identifier ce qui dans l'apparence de l'originalité demeure dans la mouvance de l'hégémonie. Car peut-être, au fond, faut-il retenir l'hypothèse que rien ne change ou si peu et de façon si précaire; que l'hégémonie culturelle ne produit jamais que le retour éternel du même, superficiellement adapté aux circonstances nouvelles, das Immerwiedergleich (W. Benjamin). Un pessimisme culturel a prévalu justement dans la pensée contemporaine. Le langage serait, par nature, totalitaire et l'imposition totale des dicibles sous l'apparence trompeuse de la "liberté de penser" ne produirait jamais que de la servitude volontaire; elle mettrait dans la bouche des individus les mots par lesquels ceux-ci croient échapper à leur conditionnement.

Le discours social, dans sa diversité faussement chatoyante, ne serait qu'un dispositif implacable de monopole de la représentation, où toute divergence serait bientôt récupérée,

neutralisée, amenée en dépit d'elle-même à contribuer à la reproduction indéfinie des pouvoirs symboliques. On se rappelle un propos fameux de Roland Barthes:

La vraie censure ne consiste pas à interdire (...) mais à nourrir indûment, à maintenir, à retenir, à étouffer, à engluer dans les stéréotypes (...). L'instrument véritable de la censure, ce n'est pas la police, c'est l'endoxa... La censure sociale (...) est (...) là où on contraint de parler.  
("La censure et le censurable", Communications,9:67.)

Il dira plus tard (et plus hyperboliquement) dans sa Leçon au Collège de France: "La langue est tout simplement fasciste; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire."

Michel Foucault et tout un courant de pensée qui dérive de lui ont systématisé de façon extrême cette réflexion sur le pouvoir des discours, sur la fonction toujours relancée de contrôle, littéralement le rôle d'"incarcération" du corps et de ses désirs par les discours de savoir et d'autorité. Avec une sorte d'euphorie pessimiste, on est venu à voir toute la communication sociale comme n'étant rien d'autre jamais qu'un épycicle de la Machine de Pouvoir.

J. Habermas avec son modèle "contrefactuel" (c'est à dire posé comme chimérique) du "dialogue démocratique participatoire" (droit donné à tous d'entrer dans le discours, d'en discuter les règles, de laisser réguler les discours par l'expérience pratique) propose une initiative volontariste, avec un pessimisme analogue face à l'omnipotence normalisatrice et contrôlante de la raison instrumentale.

Sans doute, ce pessimisme nihiliste, cette vision crépusculaire d'une "culture totalitaire" qui impose et contraint et qui n'évolue dans ses idées du jour, son aggiornamento trompeur, que pour persister dans son essence, assurer la servitude sous des apparences de liberté, ont quelque chose à voir avec notre discours social, à quoi les "déconstructionnismes" de la mode philosophique viennent ajouter la joie esthétique d'un criticisme absolu mais vain : aucun discours ne dit jamais rien car on peut faire ressortir dans sa genèse un prôton pseudos, un coup de force fondateur.

La connaissance discursive serait à la fois incohérence fondatrice, violence récurrente et incarceration mentale dans un pensable imposé où l'impensé transgressif demeure à jamais une vaine chimère. Ce modèle de la culture, réaction sans doute à des conceptions trop fluides et triomphalistes de la création d'une part et des luttes symboliques de l'autre, ne résulte pas d'une analyse empirique rigoureuse: l'hégémonie ne réalise pas une homéostasie carcérale, mais un bougé permanent sous les stabilités, des tensions régulées par de puissantes capacités de "récupération" et de cooptation et surtout elle instaure un marché de la nouveauté prévisible et des leurres de l'innovation ostentatoire.

Avant donc de chercher à montrer l'irruption de l'inattendu dans l'homogénéité relative de l'hégémonie culturelle, avant de se hâter de voir du nouveau et de l'inouï là où il n'y a peut-être que du "retapé",<sup>1</sup> cherchons donc à énoncer les critères et les précautions qui permettraient de ne pas nous laisser prendre à des leurres, à des brillantes et paradoxales remises à neuf des formes et thèmes établis.

\*Nouveautés ostentatoires

Une première précaution s'énonce comme une règle du "malin génie" qui dirait à peu près ceci: tout ce que les contemporains ont perçu comme nouveau, original, audacieux, inouï (tout ce que nous percevons comme tel pour notre compte et notre culture) risque de ne l'être aucunement, pour la raison même que ce faux inouï ne se perçoit si bien comme inouï que parce que les conditions de son marketing sont établies à contrario, -- autrement dit qu'il s'agit d'un inouï immédiatement intelligible contribuant à la récurrence dans les variations. L'hégémonie peut être perçue comme un processus qui fait indéfiniment "boule de neige", qui étend son champ de thématiques et de cognitions dominantes en imposant des "idées à la mode" et des paramètres génériques de sorte que les désaccords criants, les mises en question "radicales", les recherches d'originalité et de paradoxe s'inscrivent encore en référence aux éléments dominants, en confirmant la dominance alors même qu'ils cherchent à s'en dissocier ou à s'y opposer. Dans l'hégémonie tout fait ventre.

Il convient donc de distinguer a priori des ruptures réelles qui se rendraient incompatibles avec les dominantes de l'époque, et des ruptures ostentatoires et superficielles qui contribuent à l'idéologie même de l'originalité. De sorte que le romancier "scandaleux" peut ne faire que confirmer en sous-main les poncifs les plus éculés; que le chroniqueur à paradoxes ou le fougueux pamphlétaire peuvent, à leur insu, rester pleinement dans dépendance des idées qu'ils attaquent, n'en présenter qu'un "cas de figure", certes imprévu, mais fondamentalement compatible avec le système établi.

Il résulte de ce constat une règle de méthode particulièrement exigeante. Seule une perception globale du système socio-discursif, de ses équilibres et de ses failles, permettra d'argumenter pour identifier une "vraie" ou une "fausse" hétérologie. "Rupture" encore, ce peut n'être que la reviviscence d'archaïsmes, la réactivation à des fins contestataires, d'idées et de procédés démotivés, obsolètes, chargés de procurer l'impression de dissidence et de l'innovation. Tant dans le champ littéraire que dans la politique, beaucoup d'innovations apparentes sont, à l'examen, des retours de l'oublié sinon du refoulé, la réactivation de formes récessives, une manière de répondre à la conjoncture en mettant en cause certaines dominantes, sans cependant progresser au-delà d'elles.

C'est pourquoi les contemporains se trouvent face à des leurres qu'ils sont invités à prendre pour de l'inouï.

Quiconque prétend "juger son temps" et percevoir les tendances de l'époque doit discriminer entre ces leurres, ces remises au goût du jour et la critique "vraie". Il ne peut le faire qu'en se souvenant que les hétérodoxies apparentes sont les seules acclamées, car l'hégémonie procure les moyens d'en goûter le charme et l'intérêt, alors que les innovations "prometteuses" -- à la recherche d'un langage et d'une logique propres, risquent de faire moindre impression, de ne pas être entièrement dégagées non plus des thèmes et formes établis; que le nouveau vient dans le discours social sur des pattes de colombe.

#### \*Allégorèse et entropie herméneutique

Inversement, la nouveauté elle-même, lorsqu'elle apparaît, risque d'être interprétée par rapport au corpus disponible, selon des références reçues et dès lors, de n'être pas perçue comme telle. S'il est vrai, selon Zeev Sternhell, que vers 1889 dans les rangs du boulangisme, se trament des tactiques et des langages d'action que l'historien, avec un recul d'un siècle, peut appeler "protofascistes", il va de soi que les contemporains ne sont pas outillés pour percevoir cette

nouveauté-là. L'aventure boulangiste va donc être jugée par eux comme du "déjà-connu" : du "bonapartisme", un "néo-césarisme", l'alliance des mécontents autour d'un "Saint-Arnaud de café-concert".

Leurs stratégies de lutte découleront de cette identification rétrospective, partiellement adéquate, mais qui les rend aveugles à ce qui fait du chef du "Parti républicain national" autre chose qu'un moderne Napoléon III et qui leur interdit de comprendre l'alliance "contre nature" des cléricaux et des blanquistes, d'anciens radicaux avec les ligueurs patriotards et avec la Duchesse d'Uzès !

L'effet de "masse synchronique" du discours social surdétermine la lecture des textes de particuliers qui forment cette masse. A la lecture d'un texte donné, se surimposent d'autres textes par un phénomène analogue à celui de la rémanence rétinienne. Cette surimposition s'appelle dans les discours sociaux antiques et classiques allégorie rabattement centripète des textes du réseau sur un texte-tuteur, ou un corpus fétichisé (P.Zumthor; D. Suvin). Des phénomènes analogues se produisent dans les discours modernes par une nécessité structurelle résultant de l'organisation topologique des champs discursifs.

L'interlisibilité assure une entropie herméneutique qui fait lire les textes d'un temps (et ceux de la mémoire culturelle) avec une certaine étroitesse monosémique; celle-ci scotomise le potentiel de certains écrits, elle aveugle d'ordinaire à l'inattendu et réduit le nouveau au prévisible. C'est en quoi les "idées nouvelles", les nouveaux langages, les irruptions cognitives risquent de passer inaperçus parce qu'ils sont abordés dans un cadre préconstruit qui offusque ce qui se prête à une lecture "différente".

#### \*Formations récessives et réactivation de l'obsolète

Deuxième règle ou distinction prudente: ne pas appeler d'emblée hétéronomie, hétéroglossie ce qui n'est que la persistance ou la réactivation de paradigmes et de logiques archaïques. Ici cependant, la réflexion s'impose: peut-être la nouveauté ne peut-elle souvent se trouver un langage et marquer sa dissidence qu'en travaillant sur de l'oublié, qu'en récupérant de l'obsolète pour le faire travailler contre les évidences dominantes, qu'en acceptant de réactiver un secteur disqualifié par les savoirs canoniques. En écrivant la Traumdeutung, Freud semble reprendre une problématique dévaluée, celle d'une science des rêves, renvoyée par le positivisme expérimental à l'état de songe creux des époques prérationnelles.

Cependant, nous le savons, l'entreprise freudienne n'est anachronique qu'en s'inscrivant aussi, fortement, dans un moment scientifique donné, marquée par la crise de la "psychologie expérimentale", neurologique, positiviste, évolutionniste.

La notion d'anachronisme devrait ici être relativisée et retravaillée. Je me bornerai à rappeler la notion d'Ungleichzeitigkeit, de "non-contemporanéité", qui pose que coexistent dans le même temps, des idées et des attitudes qui sont non seulement antagonistes mais plus encore "impossibles", les produits de perspectives incompatibles, manifestant dans une coexistence illusoire la contemporanéité de discours non-contemporains. Cette notion d'Ungleichzeitigkeit vient d'Ernst Bloch dans son ouvrage de 1935, Erbschaft dieser Zeit et s'applique à ce qu'il percevait d'"anachronique", de pulsions pré-capitalistes dans les idéologies et les "attitudes mentales" du national-socialisme:

Tous ne sont pas présents dans le même temps présent. Ils n'y sont qu'extérieurement (...). Ils portent avec eux un passé qui s'immisce (...) Des temps

plus anciens que ceux d'aujourd'hui continuent à vivre dans des couches plus anciennes"

(En français: Héritage de notre temps. Paris,1977.)

Bloch voit bien que l'Ungleichzeitigkeit du national-socialisme sert à transposer la contemporanéité tout à fait brûlante de la contradiction capitalisme-prolétariat. La notion définie par Bloch me semble opératoire si l'on voit que la non-contemporanéité est un effet de discours et non quelque mystérieuse anisochronie dans le réel.

Le discours clérical catholique en 1889, enfermé dans la logique anti-moderniste du Syllabus errorum de Pie IX, considérant comme peccamineuses la presse, la littérature, la science laïques, est un excellent exemple et probablement le modèle historique de l'Ungleichzeitigkeit. Ce contre-discours catholique appuyé sur une historiosophie providentielle et diabolique, sur une mystique tâtilonne et dogmatique, voulu bigot, réactionnaire, antirationnel, se faisant gloire d'une arriération mentale méticuleusement entretenue n'est pas non-contemporain au sens qu'il serait une survivance (comme le sont certaines mentalités "paysannes"); il représente un "archaïsme de combat" dont la vision apocalyptique du monde moderne n'est pas sans interférer d'ailleurs avec les angoisses de la déstabilisation symbolique qui s'expriment un peu partout.

Je résume les quelques précautions préalables.

Le "novum" hétérologique, fatalement occulté aux contemporains, est presque fatalement confondu, surtout dans les domaines sublimes de la littérature et de la philosophie, avec ce que je nomme des ruptures ostentatoires, manifestant leur "avant-gardisme" avec trop de singularité apparente pour n'être pas suspectes. Ce "novum", ce nouveau langage semble ne pouvoir être dégagé que rétroactivement, ce qui amènerait fatalement le chercheur à l'illusion rétrospective, celle qui ne reconnaît le neuf que comme précurseur de l'après-coup, de la Nachtragung dit Freud, où le système ayant subi une réfection majeure, la nouveauté balbutiante est devenue bien lisible et bien visible et s'est donc imposée.

Oui, je vois chez certains idéologues du boulangisme un langage qui n'est pas celui, acclimaté et fonctionnel, de la démagogie patriotarde, césarienne et antiparlementaire, mais ce "langage totalitaire" dont Jean-Pierre Faye étudiera dans un livre magistral la "topographie" à l'époque de Weimar.

Oui, on peut dégager du fatras poétique des écoles décadentes et symbolistes au milieu des "cloches qui sonnent leur glas dans le jardin de mon âme" et "des brebis hagardees au milieu des lys non éclos", quelques traces de cette "Révolution du langage poétique" confondue cependant avec les marques ostentatoires de sécession poétique à l'égard des vulgarités prosaïques de ce que Mallarmé nommera "le Journal". Inutile de dire combien cette identification rétroactive du novum mesuré par son succès ultérieur pose de problèmes. Il n'est pas faux de demander à l'histoire de juger de ce qui, dans la répétition et la reproduction culturelles, change et déplace les règles, mais, cela peut conduire aussi à une sorte de hégélianisme sommaire, selon quoi toute dissidence finit par trouver un langage et ce langage, d'abord inaudible, finit par s'imposer.

\*Périphéries, dissidences, contre-discours.

Peut-être vais-je chercher beaucoup de précautions pour localiser l'hétéronomie. Après tout, le système discursif d'une époque n'est pas un bloc dogmatique: il est divisé en secteurs, en traditions génériques qui ont leur dynamique propre; s'il y a homéostasie relative celle-ci résulte d'arbitrages au milieu de tendances centrifuges. Le discours social d'une époque est organisé en secteurs canoniques, reconnus, centraux. Aux marges, à la périphérie de ces secteurs de légitimité, s'établissent dans un antagonisme explicite des "dissidences" : c'est là, apparemment, qu'il faut chercher l'hétéronome. Voyons un peu ce qu'il en est de ces "périphéries".

Nous prenons "dissidence" au sens banal de ce terme: "état d'une personne qui, en raison de divergences doctrinales se sépare d'une communauté religieuse, politique, philosophique" (TLF). La périphérie du système discursif est occupée par toute sorte de groupuscules qui opposent aux idées et aux valeurs dominantes leur science, leur historiosophie, leur herméneutique sociale et même (au moins de façon embryonnaire) leur esthétique, groupes dont l'axiome fondamental est de mettre de l'avant cette rupture radicale dont ils se flattent. Il y a, en 1889, les fouriéristes, les adeptes de l'apostolat positiviste, les spiritistes, les théosophes, les colinsistes ou socialistes-rationnels; il y a aussi les féministes, les partisans de l'"émancipation des femmes" dont les thèses et les propos paraissent d'une inénarrable cocasserie lorsqu'il sont rapportés par les chroniqueurs établis des discours légitimes.

Les dissidences "groupusculaires" se savent en lutte contre l'emprise de l'hégémonie et dans la nécessité de mettre en place pour se maintenir une convivialité à toute épreuve, un enfermement sur leur propre logique, produisant à la fois un discours autosuffisant et imperméable aux influences du dehors. Ces dissidences s'organisent donc toujours comme des résistances. C'est en voyant comment exigent l'adhésion sans réserve de leurs zéloteurs, travaillent à accentuer la spécificité de leur vision des choses, que l'on peut percevoir a contrario l'oppression de l'hégémonie contre laquelle elles opèrent. Tout groupe dissident doit disposer d'une sorte de palladium, d'un talisman qui le rende invulnérable aux "vérités" dominantes.

Cependant, l'hégémonie pèse encore sur sa logique. Non seulement parce qu'il n'est pas aussi imperméable qu'il se flatte d'être, mais aussi parce que l'hégémonie possède un pouvoir d'agglomération, une force de gravité énorme qui produit à sa périphérie un éclatement groupusculaire et un fractionnement fatal. L'hégémonie semble fonctionner comme le fait Jupiter à l'égard des "petites planètes" et astéroïdes transmartiens! Son énorme masse rend généralement difficile l'accrétion des entités périphériques. De façon mécanique, pourrait-on dire, l'hégémonie favorise le fractionnement des périphéries et ce fractionnement multiple répond encore à sa logique même .

C'est ainsi qu'on peut expliquer la dislocation des socialismes et des féminismes en "sectes" et "chapelles" innombrables qui, tout en reconnaissant leurs enjeux communs, épuisent une bonne part de leurs énergies en querelles et dénonciations et en divergences doctrinaires. Les partisans de l'émancipation des femmes sont tronçonnés en trois ou quatre groupes (et revues) incapables de compromis sur des degrés de radicalité dans la tactique, groupes où il est facile de percevoir comment la critique du "masculinisme" est en interférence constante avec le retour du refoulé sur le "rôle naturel" de la femme et, par réaction, avec sa dénégation volontariste. Les dissidences semblent alors fatalement poussées, étant secouées à hue et à dia, vers l'intolérance et le dogmatisme, moyen de résister qui ne fait qu'aggraver les fractionnements. Chez les socialistes, tous réclament d'une seule voix, l'unité, l'union, la "fin des querelles d'école", mais une sorte de dieu malin émissaire de l'hégémonie fait que le souci d'unité engendre à son tour des dénonciations fractionnistes et de nouvelles sécessions et hérésies. Chez les féministes, les partisans de la tactique de "la brèche" contre celle de "l'assaut", les "modérées" contre la "Ligue

des femmes socialistes" sont incapables de concilier leurs perspectives. A l'extrême-gauche, les possibilistes, allemanistes, collectivistes (quesdistes), communalistes, blanquistes, anarchistes (et parmi eux, "anarchistes individualistes" et "anarchistes collectivistes") s'affrontent dans la cacophonie. Ceux qui sont au plein centre de l'hégémonie peuvent se réclamer de la tolérance et du libéralisme; ils n'y ont pas grand mérite. A la périphérie, la cohésion ne peut s'obtenir que par l'imposition "dogmatique" d'une contre-violence symbolique. Il faudrait montrer qu'alors même que ces querelles semblent avoir une histoire propre, elles se développent sous la dépendance directe (par infiltration) et indirecte (par l'effort de dissidence même) de l'hégémonie.

L'analyste du discours social ne se hâtera donc point de conclure à une rupture chaque fois qu'il est mis en face d'énoncés expressément para-doxaux ou protestataires. Il verra de quelle puissance d'attraction dispose le discours social hégémonique pour restreindre l'autonomie critique de doctrinaires socialistes ou féministes comme l'indépendance spéculative ou imaginative du penseur et de l'artiste. Il verra comment les pensées censées contestataires se développent dans la mouvance de l'hégémonie invisible contre laquelle elles cherchent à poser leur critique, comment se fait constamment infiltrer le "retour du refoulé" dominant.

Le discours social mystifie, mais il porte aussi sur la pensée conforme, comme l'air porte l'avion (s'il est permis de s'exprimer ainsi!). C'est dans les lieux distingués de la Revue des Deux Mondes que le penseur peut se montrer le plus subtil, le plus articulé, le mieux informé et même à certains égards, le plus lucide. Sur les marges, dans les feuilles socialistes ou féministes, que d'aveuglement, que de mauvais pathos, que de maladresses!...

#### \*Hétéronomie et acceptabilité historique

Si l'on veut cependant évaluer l'écart d'intelligibilité qui sépare, en un moment historique déterminé les discours canoniques, légitimés par tous les caractères et les paramètres de l'hégémonie ambiante, et les doctrines et contre-discours qui se tiennent dans les périphéries du système, on ne peut se fier ni au jugement de notre propre temps ni au repérage de marques formelles d'une subversion des codes prévalant.

C'est dans cet esprit qu'on abordera la revendication de l'émancipation des femmes et notamment l'argumentation suffragiste au siècle passé. Il est certain que cette argumentation n'a rien, formellement et topiquement, qui paraisse en rupture avec une certaine acceptabilité politique dont la mémoire remonte aux "Immortels Principes de 1789" et à la Déclaration des Droits. Il est non moins certain que, vers 1890 et plus tard, l'exigence de la pleine citoyenneté pour la femme apparaît,-- en dépit de la forme "classique" de ses arguments non pas seulement exagérée et extravagante, mais strictement impensable vue de l'hégémonie ne provoquant, même chez les "progressistes", qu'une sorte d'ébahissement exaspéré. C'est comme si on venait m'argumenter en 1989 qu'il faut faire voter les enfants à partir de 4 ans, ou faire voter les morts qui laisseraient par testament des indications sur leurs options électorales post mortem. De telles propositions excèdent l'acceptabilité, strictement historique il faut le dire, et seraient hétéronomes au sens que même une séquence d'arguments rationnels à leur appui ne viendrait pas argumenter d'un iota la prise en considération de ces thèses.

Rétroactivement, nous soupçonnons d'une profonde mauvaise foi le chroniqueur de gauche du siècle passé qui vient dire : "Je ne suis pas moins progressiste qu'un autre, mais le droit de vote aux femmes, là, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, c'est le monde à l'envers ... d'ailleurs les femmes raisonnables n'en veulent pas".<sup>2</sup> Autrement dit, le discours féministe suffragiste, quoique calqué sur les discours politiques progressistes de tout le siècle, reste privé



d'acceptabilité, y compris celle, minimale, qui permet la prise en considération fût-ce indignée et colérique,-- des thèses en question. Le féminisme ne met pas en colère en 1890: il fait rire et il fait rire un vaste secteur qui unit dans le même ébaudissement L'Univers des frères Veillot et La Lanterne de la gauche radicale. Il n'est guère qu'à l'extrême-droite que l'on voit que le féminisme est dans le droit fil de la pensée démocratique-jacobine, parce que cette idéologie tout entière est perçue comme satanique et antiphysique, impliquant un dévoiement fatal du cours naturel de l'histoire humaine.

Ainsi, nous sommes conduits à lier fermement la catégorie de l'hétéronome à celle de l'acceptabilité historique, c'est-à-dire aux fluctuations, parfois surprenants sur le moyen terme, de l'idéologème de l'impensable et de l'indicible.

Au reste, l'hétéronomie me semble ne pas exclure la capacité, justement, que des contemporains manifestent de percevoir la logique interne d'un discours tout en montrant que ce discours ne saurait les atteindre, ne saurait s'adresser à eux, n'a pour eux aucun "charme" au sens quasi magique de ce mot. L'hétéronomie n'est pas d'ordre formel, ni même de l'ordre de certaines opérations interdiscursives qu'on pourrait intemporellement qualifier de critiques, de déconstructives ou de subversives. Elle doit s'apprécier dans la logique d'une pragmatique socio-historique où les genres, les discours, les idées ont une force perlocutoire orientée vers des destinataires-cibles dont l'habitus doxique, pathétique et identitaire comporte une perméabilité particulière à ces influences, une capacité de les goûter et d'en renouveler le plaisir. Un type discursif peut m'être contemporain mais rester fatalement lettre morte pour moi, pour mon groupe, pour ma strate culturelle, parce qu'il ne me dit rien, parce que tous ses effets, son pathos, ses suggestions figurales ont sur moi (qui n'en suis pas le destinataire d'élection) un effet adverse de la réception pertinente: il me fait rire, me révolte, m'exaspère, m'aliène au lieu de me charmer, de me stimuler, de me donner une identité.

C'est dans cet esprit qu'il faut aborder la propagande socialiste lue par les chroniqueurs "bourgeois" du XIXe siècle.

Un exemple bien net s'offre à moi de cette disjonction entre ce que j'appellerai l'intelligibilité formelle et l'hétérologie illocutoire. Barthes avait fait remarquer dans Le degré zéro de l'écriture, en parlant d'un certain pathos hyperbolique des Jacobins que "la Révolution fut par excellence l'une de ces grandes circonstances ou la vérité, par le sang qu'elle coûte, devient si lourde, qu'elle requiert pour s'exprimer les formes mêmes de l'amplification théâtrale (...) Jamais langage ne fut plus invraisemblable et moins imposteur."<sup>3</sup>

En octobre 1890, le journaliste du Temps, quotidien officieux, républicain pondéré, fait connaître à ses lecteurs bourgeois les constantes de la propagande socialiste :

Un discours socialiste révolutionnaire se compose en effet d'une série d'antithèses: capital, travail; employeur, employés; patrons, salariés; bourgeois, prolétaires; exploités, exploités; voleurs, volés; on oppose les uns aux autres en changeant les épithètes de minute en minute: on compare l'atelier bas, humide, malsain au palais où se vautrent les oisifs du patronat; le taudis où règne la misère prolétarienne aux riches appartements de l'oligarchie bourgeoise. Les ouvriers que les théories révolutionnaires ne séduisent pas sont des "vendus". Les contremaîtres sont des domestiques, des "singes" qui vivent de la sueur du peuple. Puis le vocabulaire comprend les expressions simples: "bourgeoisie cupide, classe capitaliste, classe des affameurs", ou les phrases plus compliquées: "tenir haut et ferme le drapeau du prolétariat", "saluer les délégués du monde du travail au véritable parlement

ouvrier". Puis de jeux de mot à effets: l'ouvrier a des durillons au mains, le patron a des durillons au coeur. Enfin, pour terminer vient l'invocation à la Révolution sociale et à l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes.  
(Le Temps, 23.IX.1980,p.3)

Or, cet article,-- s'il est malveillant,-- n'est aucunement caricatural: il a bien repéré les traits typiques de cette propagande qui emprunte aux formes les plus hyperboliques de la rhétorique jacobine, du roman à la Eugène Sue et de l'éloquence de la chaire et du barreau. Là où le journaliste bourgeois ne voit qu'emphase maladroite, mauvais pathos, clichés extravagants, le militant ouvrier entend un langage d'action, juste et persuasif. C'est toujours le paradoxe des Fleurs de Tarbes: vérité pour les uns, rhétorique pour les autres.

Disons-nous hétéronome l'historiosophie de l'Emancipation des travailleurs qui est si évidemment dans le XIXe siècle "comme un poison dans l'eau"?

Si l'on s'en tient au critère d'acceptabilité dominante dont la contre-épreuve est celle du ridicule, du mauvais goût, indices de la mauvaise foi, il est certain que la métaphore du "patron, vampire ou sangsue qui s'engraisse de la sueur et des larmes du prolétariat" est une image lamentable, qui fait plus que friser le ridicule. Or cette image n'est pas une invention d'un publiciste réactionnaire pour se gausser des socialistes. Elle a été reproduite par les porte-parole des "damnés de la Terre" avec un zèle et un bonheur toujours renouvelés. Elle voulait dire quelque chose et dans sa logique, dans son logos, elle était pertinente, efficace, évocatrice, elle sonnait juste. Pour tout autre destinataire que le militant ouvrier elle sonne faux; elle est déjà un élément de ce répertoire d'hyperboles polémiques qui se figent en des "langages de bois". C'est ici le mystère historique des acceptabilités et des efficaces discursives. L'exemple nous rappelle que nous ne disposons pas de critères transcendants pour juger d'une esthétique (car c'est bien d'une esthétique, inséparable d'une topique, qu'il s'agit ici). Les contre-discours, privés par la nature des choses de criterium admis, d'assises doxiques, de langage propre, bricolent leurs cadres cognitifs, leurs moyens perlocutoires, persuasifs et leur esthétique avec les moyens du bord et par des emprunts toujours abusifs et donc à quelque degré ridicules; les contre-discours opèrent toujours dans la maladresse de l'illégitimité, de l'abus de langage.

\*L'hégémonie comme impossibilité d'une autre légitimité.

J'appelle effet d'hégémonie ce qui rend toujours insatisfaisants, inadéquats, problématiques, un peu ridicules aussi les langages de périphéries. Prenez encore la propagande socialiste au siècle passé: d'un côté celle des collectivistes que je viens d'illustrer, de l'autre celle des anarchistes. La propagande collectiviste est mélodramatique, "noblement" pathétique et épique. Les "martyrs de l'exploitation capitaliste" se voient adressés en un langage ampoulé, particulièrement éloigné de celui ordinaire de l'ouvrier:

Les sbires de Dame Thémis (...) ont étalé au grand soleil leurs turpitudes, leurs malpropretés et leur discordes se montrant dans toute leur laideur et leur corruption.  
(J.Volders, Le Peuple, 21.5.1889,p.1)

Les anars n'ont pas tort de penser que ces "grands mots", ces tropes et ces métaphores ne sont pas la langue de la "grande foule travailleuse", qu'il faut "parler sans magnés au populo" pour lui expliquer par exemple que les élections sont un piège à cons:

Dans une quinzaine de jours y aura de nouveau bouffe-galette à l'Aquarium: ils ne seront ni moins tripoteurs ni moins crapules que ceux que viennent de déguerpir (Le Père Peinard, 22.IX. 1889,p.1)

Qui ne voit que le choix de ces deux langages, qui portent sur deux stratégies de lutte et d'interprétation immanentes et antagonistes, se renvoient l'un à l'autre leurs apories et leurs inconvenients! De sorte que l'imposition de la langue légitime, même doublement déniée, s'exerce sur le contre-discours socialiste révolutionnaire qui ne peut s'adresser au peuple en un quelconque langage qui soit déjà celui du prolétariat émancipé.

\*Glissements ou ruptures franches ?

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'émergence tout armée d'un langage neuf dans la tête de quiconque; il n'y pas dans l'histoire des discours et des idées, de ruptures (épistémologiques ou autres) franches et irréversibles. Par la nature même des choses, toute rupture est d'abord un glissement de sens, mal perceptible, une érosion mal balisée, un balbutiement maladroit. Maladroit, j'entends: qui tâtonne pour se trouver un langage autre, qui ne formule un paradigme hétérodoxe qu'au prix d'un aveuglement au potentiel de sa logique nouvelle et qu'en s'appuyant bien souvent sur des constructions admises par l'époque sans mesurer le conflit interne qui suscite la coexistence du légitimé et de l'inouï. Le changement de langage, la "déconstruction" critique des normes et d'axiomes, l'hétéroglossie et l'hétéronomie ne peuvent se situer en un point déterminé de la trame discursive; ni en un moment déterminé, en un texte déterminé, bien dégagé des formes et thèmes prévalant dans le secteur. Le changement, quand il advient, ne s'opère pas ponctuellement et non plus positivement: il résulte souvent d'une crise sous contrainte, d'une désorganisation globale du système discursif qui déstabilise un secteur sans lui offrir pourtant d'abord aucune échappatoire, aucune nouvelle formule toute prête. C'est à l'intérieur de cette crise à quoi répondent généralement des opérations de recyclage d'anciennes formules, défense des intérêts investis, de remise à neuf et de restaurations ostentatoires, ou d'emprunts de formules à des secteurs idéologiques moins menacés, à l'intérieur de ce "rattrapage", que du nouveau langage va peut-être émerger. Les ruptures sont suscitées par une crise conjoncturelle mais rien ne garantit que toute crise soit grosse d'innovations réelles. Le nouveau langage ne se dégage jamais du premier coup, mais par une série de relais comportant des avant-coup et après-coup, où l'après-coup correspond à une réélaboration générale du contexte nécessaire à une bonne intelligibilité de ce qui était émergeant.

Si de telles hypothèses peuvent être suggestives, c'est qu'elles s'opposent aux mythes de l'innovation créatrice soudaine et de la rupture éclatante qui encombrent l'histoire philosophique et l'histoire littéraire.

Vers 1880, le secteur poétique illustre bien ce que je dis de la recherche ostentatoire et vaine de "formules poétiques" dans une crise globale qui entraîne la dévaluation du poétique, une délégitimation redoutée qu'il serait trop long d'expliquer ici. Tous les "poètes" se mettent en quête d'un langage autre et, ce qui n'est pas la même chose, -- se convainquent qu'ils l'ont trouvé:

La populace, ou si vous voulez la foule a inventé à son usage la volapük.<sup>4</sup> Il faudrait que les esprits supérieurs ripostent par l'emploi de quelque mode de langage

mystérieux (...). Je crois que la chose est en train ... ("Chronique d'Amarus" dans L'Instruction publique, vol.1889)

Voici énoncé (cela l'a été cent fois) le mythe d'une hétéroglossie pour une élite esthétique, qui n'est d'abord qu'une vaine appétition à effacer les marques sociales du langage, à opérer une mise en quarantaine préventive et à fétichiser l'innovation comme dénégation "pure" des vulgarités du discours social. Si j'accepte la thèse d'une "révolution du langage poétique" advenue quelque part entre Lautréamont et Mallarmé, je tiens à bien marquer combien celle-ci est engluée dans le poncif symboliste, dans la quête ostentatoire de l'abstrus et de l'abscons ("...abscons comme la lune", éruçait Verlaine dans ses moments éthyliques).

En quelques mots, des propositions de synthèse pour terminer cet exposé qui est loin de conclure. Le fait de l'hétéronomie et de l'hétéroglossie ne peut s'appréhender par une intuition locale, mais doit se connaître dans l'économie globale du discours social d'un temps. L'hétéronomie n'est pas une qualité intemporelle de certains textes, mais un fait historique et "impur" qui se produit dans l'affrontement et sous des contraintes qui le rendent fondamentalement maladroit et balbutiant. L'hétéronomie est en rapport direct avec l'acceptabilité, variable historique engendrée par l'économie discursive globale, et plus largement avec l'efficace pragmatique qui s'attache à une configuration discursive. L'hétéronomie n'est pas un trait "formel"; elle n'est pas non plus une sorte de valeur transhistorique, selon l'axiologie surréaliste de la subversion (dont Bataille n'est pas indemne). Les inventeurs de langage en 1889, ce sont d'abord certains "boulangistes de gauche" comme je l'ai signalé.

L'hétéronomie se confond aisément avec les innovations ostentatoires qui encombrant le marché des biens symboliques. Une théorie de l'hétéronomie, si elle ne veut pas "fétichiser" son objet, appelle donc la constitution d'une pragmatique socio-historique.

#### notes

1- "retaper" -- terme dont les modistes se servent pour décrire les petits changements qui vont remettre à la mode du printemps les "rossignols" laissés pour compte du printemps passé.

2- Ce qui est parfaitement vrai et constitue un argument hégémonique ad hominem toujours imparable.

3- p. 35, éd. originale.v

4- C'est-à-dire cette langue artificielle, précurseur de l'esperanto.